

Civilisation, espace et territoire

But I leave you to your knowledge and your legal codes; I leave you to your submarines and bombs. Still you laugh at my beautiful freedom, my ignorance, my vigour. Yesterday the sky was beautiful to look at; the eyes of the unknowing gazed at it.

- Bruno Filippi, 1916

... désordre dans le désordre.

I.

Espace et territoire. L'un constitué d'une recension de distance et de frontières, l'autre étant l'appropriation idéale ou matérielle du premier. Le territoire est un calque sur l'espace absolu, mais il ne *peut* le couvrir en totalité – le territoire est la mesure de l'œil humain sur son habitat, disséqué à grande technologie et pourtant quasi-aveugle, du simple fait qu'il est absorbé par sa *propre* réalité, son propre monde, d'un regard substantiellement positif. L'espace comme cadre de vie est pourtant inquantifiable : la notion n'existait pas avant qu'on se *sépare* d'elle. Maintenant on parle d'espace comme préambule aux frontières – du voisin, du village, de la ville, de la banlieue, de la région, de l'État, *ad nauseam*, parce que l'espace comme concept, avant d'être vécu ou même perçu, est simultanément utilisé et nié par la Civilisation. À partir de celui-ci, tout territoire apparaît comme la prise statique d'un canevas dénué de sens. Tout ce que le territoire est, alors, dans le discours, la stratégie ou la pratique, produit et réduit par l'adage des relations de pouvoirs et la débiliteé du sens *créé*.

II.

Les lieux. Tout lieu comme tel (place publique, centre d'achat, maison, bureaux, etc.) s'inscrit discrètement au sein d'un système complexe de non-lieux (rues et ruelles, stations de métro, bretelles d'autoroutes, etc.). La fonctionnalité de l'espace urbain réduit, en croissant, la possibilité de l'activité humaine, jusqu'au moment où le sens même de la vie se veut déterminé par l'infrastructure en place, *simplement parce qu'elle est là en premier*, toujours décidée en termes de pouvoir et de limitations. Le flicage du territoire ne relève pas d'une idéologie particulière mais de l'Idéologie même, le problème que pose l'humain pour l'humain – l'espoir comme principe politique qui ne faillit jamais à nier le seul sujet politique, c'est à dire l'Autre. Le lieu, c'est une

expression du sens aveugle : le lieu de confinement. Le non-lieu, c'est sa source et son déchet – et c'est le premier endroit où les radicaux convergent.

III.

Omniprésence. *Où est le formulaire pour se désaffilier de l'État?* Il a, dans ses incarnations spécifiques, quadrillé toute surface habitable, créant une supersphère psychosée – une prison de partout, aux degrés qualitativement hiérarchisés, du penthouse à la cellule de détention. À une autre échelle, le découpage géopolitique du globe est une maigre expression de la division interne de l'espace, au rythme de la prétendue mondialisation rien n'est plus sûr que l'omniprésence d'une *volonté* existante de faire appliquer une ligne de conduite précise quant à l'usage adéquat du territoire. Une sorte de méta-bureaucratie territorialise l'espace à n'en plus finir, quelle soit colorée de gauche ou de droite ne changera jamais sa brutalité.

IV.

Répression. L'élite dirigeante (qu'importe laquelle, tant qu'elle *dirige*) cherche inlassablement à occuper le sens commun. Elle décide de l'usage propre ou impropre de l'espace, notamment pour meubler sa dominance, mais aussi *par rapport à la résistance qu'on lui procure*. Au début, le Sommet des Amériques était réduit à quelques édifices, mais la rumeur de l'opposition a inspiré l'État à créer un *nouveau* territoire pour sa défense : la zone militarisée. L'offensive de rappropriation fut double : les médias, en premier, et la police, en second. L'espace urbain est conçu ainsi : sa disposition nous invite à entretenir l'insoutenable. L'intériorisation est d'usage pour l'Ordre, elle manufacture, non pas des sujets, mais des *objets*. Conformité, non-conformité, mobilisation, récupération, etc. – qu'importe : un seul sentier se dessine, l'injustifiable, auquel nous résistons, par ce qu'il n'y a plus d'*ailleurs* où retraiter.

V.

Civilisation. Comme incarnation de la symbolisation par l'abstrait, elle désigne la totalité systémique de l'autorité : elle produit et détruit des territoires, elle fait sienne le monopole de ce qui *est* et ce qui *n'est pas*, de ce qui *peut être* et ce qui *ne peut pas être*, pour la seule raison qu'elle croit avancer vers l'infini *malgré* le monde « fini ». Elle s'approprie tout ce qui est de réalité symbolique et de « ressources » naturelles, par elle et pour elle, dans une linéarité nécessairement fautive, aux frais de ses intrants, c'est-à-dire l'habitat et ses habitats, dans la hantise d'un Chaos qui ne l'a pourtant jamais quittée.

VI.

La géographie. La géographie a comme objet la connaissance de l'espace, qui comprend implicitement la *maîtrise* de l'espace. Son œuvre, dans sa seule expression humble, serait le recensement partiel de la violence civilisationnelle. Mais comme elle est propre à l'académie, elle ne produit *rien* d'honnête. Ses académiciens-nes sont aveugles par force d'apprentissage : leur discipline servait anciennement à faire la guerre, toujours n'est-elle qu'une *autre* technique de réification – principalement en termes d'*étendue*. La vérité expérimentée de l'espace contient en elle la dissolution même de l'académie, elle doit fuir l'institution dès sa naissance. L'académie toute entière n'est alors qu'un barrage de désillusion pérennielle qui, malgré son inconsistance et son inutilité prouvée, se refuse pourtant à *nihil*, par l'attrait séculaire du pouvoir et de la prestance. Elle *se* croit. Plus elle s'atrophie, plus elle *projette* du mouvement. Ses forces atténuées, son savoir se fixe dans la stase de la poussière et de l'accumulation. Balancer du pavé à des rangs de police anti-émeute : voilà une géographie *active*.

VII.

La ville. La ville, élaborée aux dépens de sa périphérie, est un désert, un sur-cimetière : une colonne de la Civilisation. Généralement bâtie sur les terres les plus fertiles, son altitude est des plus basses, étant anciennement occupée par des mers intérieures qui y ont déposés des sédiments. L'ironie de l'urbanité repose dans la destruction des sols et la propension à habiter ses déserts aménagés. Les populations fleurissent dans ces centres fragiles selon leur aptitude à réduire le potentiel créateur de la base. Un nouveau cynisme apparaît à l'observation que ces centres, ainsi positionnés, seront les premiers touchés par la hausse des mers. New-York tire ses eaux des Grands Lacs. Des millions attendent, plus ou moins conscients, la translation de mégapole à nécropole.

VIII.

Citoyenneté. Le deuxième nom de « cité » est *écocide*. La citoyenneté est une autre corde au thème du progrès, elle défend le Capital et l'État. Progrès est linéarité, mais le Chaos d'une vie exempte d'humiliation et d'aliénation ne peut se nourrir qu'aux *racines* de l'espace même, c'est-à-dire l'imprévisible sensualité de l'*immédiat* qui se dévoile hors du Temps, du Langage, du Genre, du Nombre, de l'Art... dans la volupté sauvage de l'anti-civilisationnel. Nous savons que toute *action* radicale réconcilie, un petit peu, la blessure qui nous sépare de nous-même et du monde. De son côté, tout déploiement civique précède une négation *plus poussée* de la nature, elle est un autre chapitre de

domestication, un autre vomissement du Léviathan. Les citoyens-nes, quant à eux-elles, demeurent à la *mesure* de leurs cités : ternes et prévisibles.

Pour leur échapper, il faut *devenir* Révolte.

IX.

Déconstruction. L'espace est dénué de sens, à partir de lui tout territoire est construit... il est donc *déconstruisible*. À la mesure de ce que nous sommes, toute conception se réduit à une poussière en suspens : nous percevons chaque dalle de béton, chaque tuyau de PVC, chaque mètre cube de smog comme étant nôtre et nôtre seule – *nous* avons fait cette réalité et pouvons la changer à tout instant. Face à la violence inanimée de l'urbanisme, les structures les plus imposantes apparaissent *transparentes*, construites, temporaires. Notre lucidité *devient* la pourriture du macadam. Rien n'est absolu, pas même leurs prisons, pas même leurs parlements : *nous pouvons tout détruire*.